



VOUS PROPOSE :

UN HOMME QUI CRIE

de Mahamat Saleh Haroun – Tchad - 2010

avec Youssouf Djaoro, Diouc Koma, Emile Abossolo M'bo,...

V.F. - 1h32

"Un homme qui crie" : dans le chaos tchadien, la tragédie d'Adam, père déchu en quête de rédemption

Au Tchad, les religions et les cultures se heurtent avec violence. De ces convulsions aussi vieilles que le pays, le cinéaste Mahamat Saleh Haroun extrait pour la deuxième fois d'affilée, après *Daratt*, réalisé en 2006, une tragédie sèche et aiguisée, pour mieux disséquer la souffrance humaine, afin que chacun puisse la voir pour ce qu'elle est, un héritage universellement partagé. Le héros d'*Un homme qui crie* s'appelle Adam. Forcément, il est homme et pécheur. Son péché ressemble à celui qu'Abraham aurait commis si Dieu n'avait arrêté son bras au moment où il s'apprêtait à sacrifier Isaac.

Dans les rues de N'Djamena, la capitale du Tchad, tout le monde appelle Adam "*champion*". Parce qu'il fut le meilleur nageur d'Afrique centrale, il y a longtemps. Et parce qu'il a réussi à préserver cette gloire à travers les ans grâce à un emploi prestigieux : maître-nageur à la piscine de l'un des seuls hôtels internationaux de la ville. Adam est assisté par son fils Abdel.

Dans le temps incertain que décrit le film (le scénario s'inspire de plusieurs épisodes de l'histoire tchadienne sans identifier précisément l'époque des faits), l'hôtel est dirigé par une Chinoise et fréquenté par des soldats qui portent les casquettes bleues des Nations unies. La ville est survolée par des avions et des hélicoptères, et la télévision nationale appelle à serrer les rangs derrière le gouvernement pour faire face à la rébellion.

Adam essaie désespérément de ne pas entendre la rumeur du monde, mais elle est plus forte que tout. La patronne de l'hôtel le déchoit de son titre de maître-nageur pour confier le poste à Abdel. Et, dans son quartier, son patriotisme est mis en doute : on lui demande de le prouver en offrant son fils unique à l'armée gouvernementale.

Mahamat Saleh Haroun est obsédé par la paternité. Chez lui, les pères sont à la fois irresponsables et omnipotents, jouant de la vie de leurs héritiers sans jamais en assumer les conséquences. On peut voir là une image des dirigeants africains d'après les indépendances. L'image qu'il offre là d'un désarroi à l'échelle d'un continent suffirait à saisir l'attention.

Intensité lyrique

Un homme qui crie n'est pas seulement une parabole. C'est la tragédie d'un vrai père, de chair et de sang. Pour ce film, Mahamat Saleh Haroun a retrouvé le très impressionnant interprète de *Daratt*, Youssouf Djaoro, de qui émane une autorité naturelle si forte que la moindre atteinte qui y est portée résonne comme un coup de tonnerre. Sa longue silhouette, engoncée dans un uniforme de gardien trop petit pour lui (après son limogeage de la piscine), exprime toutes les humiliations. Le réalisateur dépeint avec attention et tendresse une famille à peine prospère, dans laquelle la mère (Hadjé Fatimé N'Goua) négocie une trêve perpétuelle entre ses deux hommes.

Ce bonheur, que l'on sait menacé dès le départ, vole en éclats avec la guerre. Cette guerre est sans doute la raison d'être d'*Un homme qui crie*. Le plus souvent, les films de guerre ont pour héros des combattants, victorieux ou défaits. On ne verra pas beaucoup d'uniformes, encore moins d'armes dans ce film. Et pourtant la guerre devient omniprésente, dans chaque plan. On la retrouve dans la peur qui habite les regards, dans le vide qui envahit les rues d'une ville qui n'arrête d'ordinaire jamais de grouiller. Ce cancer de la guerre a gagné jusqu'au cœur du bonheur d'Adam, qui va essayer de réparer sa faute.

On ne peut nier la beauté de cette dernière partie d'*Un homme qui crie*. Elle parvient souvent à l'intensité lyrique que le cinéaste a voulue. Cette beauté est aussi fragile, parce que Mahamat Saleh Haroun n'a pas eu tout à fait les moyens nécessaires à la pleine expression de sa vision. C'est d'autant plus rageant que la séquence de l'exode de la population de N'Djamena montre bien que le cinéaste sait passer au grand format lorsque son propos le commande. A cette réserve près, *Un homme qui crie* emprunte son titre à Aimé Césaire : "*Car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un pro-scenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse.*"

Cette pensée, sous une formulation ou une autre, vient souvent face à un écran de cinéma où défilent vingt-quatre images de misère par seconde. Jamais elle ne traverse l'esprit à la vision du film de Mahamat Saleh Haroun. Question de respect à l'égard des personnages comme des spectateurs. Le Monde 28 septembre 2010



Drame familial dans un complexe hôtelier tchadien sur fond de croissance économique inégalitaire. Un beau film prix du jury à Cannes.

Au moment où l'on apprend que le taux de croissance de l'Afrique a été de 6% ces dix dernières années nous parvient ce beau film, prix du jury du dernier Festival de Cannes, réalisé par Mahamat-Saleh Haroun, l'un des meilleurs cinéastes africains actuellement en activité (et malheureusement l'un des rares, avec Abderrahmane Sissako ou le toujours vert Souleymane Cissé). *Un homme qui crie* explore justement tous les paradoxes de l'Afrique contemporaine, entre tradition et modernité, pauvreté et développement, guerres tribales ou civiles et mondialisation.

Adam travaille comme responsable de la piscine d'un palace de N'Djamena. Le consortium chinois qui a racheté le complexe hôtelier décide de licencier Adam et de le remplacer par son fils, Abdel. Ce licenciement particulièrement pervers (qui symbolise la présence à la fois bénéfique et prédatrice de la soft colonisation asiatique) plonge Adam dans la déprime, sans toutefois briser la relation fusionnelle entre père et fils. Mais des péripéties plus graves encore se profilent : Abdel est approché par l'armée afin d'aller combattre les milices rebelles.

En cinéaste qu'il est avant tout, Haroun met en scène ce scénario très politique par de longs et amples plans, faisant la part belle à des silences plus parlants que de grands discours. L'humiliation d'un homme réduit au rôle de garde-barrière filtrant les voitures de luxe se passe de dialogues et de commentaires. L'inscription de corps chinois impeccablement vêtus dans le paysage tchadien synthétise les processus à l'oeuvre dans la globalisation actuelle.

Le contraste entre le luxe d'un grand hôtel international et le dénuement des quartiers environnants est saisissant. A la violence muette des rapports économiques et sociaux, Haroun oppose des scènes nues qui disent toute la simplicité, la douceur et les désirs modestes du peuple africain : un repas familial avec le rapport sensuel et tactile à la nourriture, un cuisinier qui partage un peu de sa pitance avec un chien, le chant douloureux d'une jeune femme à qui les guerres des hommes ont arraché son fiancé.

Sous le style calme et serein de ce film mijotent une douleur, une colère, une rage que l'on sent palpiter au fond des plans. Après les très beaux *Abouna* et *Daratt*, *Un homme qui crie* confirme que l'Afrique est dans le mouvement de l'histoire (contrairement à ce que suggérerait un certain discours d'un certain bouffon de notre politique nationale), que les bons taux de croissance sont réels, mais ne profitent pas à l'ensemble des populations et qu'Haroun est un cinéaste important, par son talent d'abord, mais aussi en ce qu'il permet aux Africains (ici, les Tchadiens) de s'approprier leur histoire et leur image. Les Inrocks

Quel terrible sacrifice est-on prêt à accomplir pour garder son travail ? Jusqu'où peut-on aller pour préserver le fragile équilibre de sa vie ? Le quatrième film du Tchadien Mahamat-Saleh Haroun pose ces deux questions majeures presque sans en avoir l'air, au fil d'un récit d'une lumineuse simplicité. Le vieux maître-nageur d'un hôtel de luxe de N'Djamena, ancien champion de natation pour qui la piscine est toute sa vie, est relégué à un emploi subalterne. Son fils, évidemment plus dynamique, l'a évincé. Mais une guerre civile endémique fait rage, une guerre entre factions rivales, sans bon ni mauvais camp, qui, tel un monstre jamais rassasié, réclame son tribut humain...

Le sujet de cette fable emprunte au néoréalisme - le cas de conscience d'un opprimé poussé à bout - comme au cinéma muet - le déclassement du héros rappelle *Le Dernier des hommes*, l'un des chefs-d'oeuvre de Murnau. Le metteur en scène bâtit sa tragédie par petites touches, sensibles et attachantes : ici la conversation entre Adam, le héros, et son compère cuisinier, court moment de joie de vivre, plus loin l'arrivée de la fiancée d'Abdel, le fils, chanteuse malienne à la voix d'or. Ou encore cette émouvante scène de repas familial, où la mère ne peut comprendre ce qui sépare, déjà, père et fils.

La force du film est dans le va-et-vient permanent entre situations du quotidien et références mythologiques. Il faut des acteurs puissants pour habiter ce double espace : Youssouf Djaoro possède une force tranquille, presque « fordienne ». Sa douleur nous glace, et plus encore les vers d'Aimé Césaire qui ferment le film et explicitent son titre : « *Gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle (...), car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse...* »

A Cannes, les jurés ont bien lu, qui ont décroisé les bras et donné au film un mérité Prix du jury.

Aurélien Ferenczi

l'élérama, Samedi 02 octobre 2010

PROCHAINES SÉANCES

Femmes du Caire

Jeudi 18 novembre 18h30

Vendredi 22 14h30 20h00

carte
d'adhésion

valable de septembre
2010 à août 2011

Tarif réduit* Plein tarif

7,5€ 15€

soutenir

Bénéficier de tarifs sur les séances : Embobiné 7,50 € 5,80 €
Normales 7,50 € 6,00 €
(sans versement en plus)

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'Embobiné

www.embobine.fr